

Vaudoyer 19.1  
20  
22

DE LA PIE GRIÈCHE A ANDRÉ GIDE

# Edmond Jaloux et Vaudoyer fondent "La Desperata"

Depuis quelques semaines, j'hésitais à accepter la proposition d'un éditeur qui avait manifesté le désir de réunir en volume mes chroniques de *Vendémiaire*. Une dernière mésaventure a eu raison de mes hésitations. Il convient de rendre à César... Voici ce dont il s'agit : un tout jeune camarade de lettres et de journalisme qui est, paraît-il, charmant, a voulu créer une rubrique analogue à la mienne dans un journal d'édition, d'ailleurs bien conçu, et dirigé par un homme d'esprit, M. J. Van Melle : *Toute l'Édition*. Pour ne pas se fatiguer les ménages à chercher un titre original — je veux dire entièrement neuf — M. Marius Richard a signé : *La Pie Grièche*.

Son premier article, qui saluait d'ailleurs mon succès avec gentillesse, montrait qu'il n'y avait dans le choix de ce pseudonyme nulle intention de m'être désagréable, mais au contraire un hommage direct. Vaniteux comme je le dois à mon nom, j'ai été uniquement sensible à cet hommage. Je n'ai pas vu plus loin, mais les ennuis n'ont pas tardé, ni les équivoques. Constamment on attribuait à « La Pie Borgne » des coups de bec qui avaient été donnés par « La Pie Grièche ». Car, il faut bien le reconnaître, c'est surtout ma jeune compagne qui était volée. La raison en est simple : *Vendémiaire* a, naturellement, un tirage plus considérable que l'organe spécialisé où écrit « La Pie Grièche » et, d'autre part, ma rubrique a une priorité d'une année au moins. Cette fois, encore, ma consœur est volée, mais volée à mon détriment, si j'ose dire : en tête du dernier numéro de la *Nouvelle Revue Française*, mon vieux camarade André Gide riposte vigoureusement à « La Pie Borgne » au sujet d'une attaque qui lui vient de « La Pie Grièche ». Cette confusion de Gide est tout à fait désagréable pour moi, parce qu'elle se mêle des questions sentimentales, André Gide étant un ami de trente-huit ans.

Quand le grand Gorki, chez qui j'ai appris à lire, me fait l'honneur de s'appuyer sur un texte de « La Pie Borgne » (voir l'avant-dernier numéro de la *Littérature Internationale*) pour justifier la position de ses amis je ne proteste pas, puisque plus exact dans la désignation de ses sources que son confrère en communisme, il rend à chacun son dû. Si Gide m'avait attaqué quand j'ai rapporté les préoccupations qui, d'après son *Journal*, étaient les siennes et celles de l'inénarrable et bredouillant Jacques-Emile Blanche pendant la guerre, j'aurais trouvé le coup régulier. Mais je me refuse à prendre la responsabilité d'un texte qui n'est pas de moi et dont je n'ai même pas eu connaissance. Aussi serais-je reconnaissant à M. Marius Richard, qui n'est pas seulement un journaliste plein de talent, mais dont j'ai lu un poème original

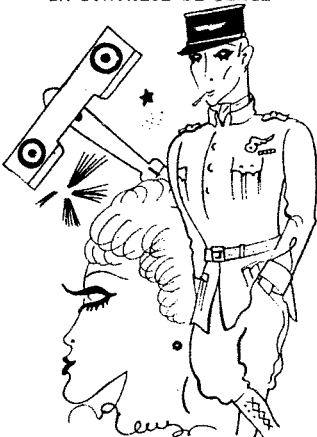
et un roman qui était un autre poème original, de changer un pseudonyme qui prête à de trop fréquentes confusions. C'est notre intérêt bien compris à tous deux. C'est surtout celui de la vérité.

En ce qui concerne André Gide, je lui écris par ce même courrier pour lui dire que je contresignerais peut-être l'attaque dont il a été l'objet, mais que j'ignore quel en fut le prétexte. Par la même occasion, je le remercie de m'avoir envoyé le tome IX de ses *Œuvres Complètes* (1) qui, entre autres précieux textes, renferme la *Symphonie pastorale*, les *Nouvelles Narratives*, *Cordouan*. Les documents s'y rapportant, etc...

Notez bien qu'on peut attaquer André Gide comme les autres, et personne n'est « tabou » pour moi, mais si vous mettez en cause Gide, Valéry, Claudel ou Ramuz vous devez, d'un mot, avant de foncer, les situer à leur place, la première.

Le cas de Gide, qui n'est d'aucune académie, et quelques événements récents m'ont amené à me demander s'il y avait vraiment une opposition fondamentale entre le génie et les honneurs. A première vue, on ne peut croire à une antinomie essentielle, il semblerait plutôt que ceux-ci soient faits pour celui-là. Pratiquement, cependant, il en est rarement ainsi et les raisons de ce divorce de fait apparaissent de deux ordres : ordre spirituel, ordre matériel. Voyons le premier : la pensée, je l'ai souvent écrit, est dynamique. Le génie est, par essence, irrepoussable et des dogmes et des pouvoirs constitués. Il n'a cure des convenances, je veux dire de ce qui convient aux timidités, aux partis pris, aux intérêts, aux pressions, de tel ou tel groupement ou de tel ou tel individu disposant des places, des honneurs, de l'argent. Mais le génie a d'abord des exigences matérielles. Il demande beaucoup de temps, de silence, de fânerie pour se manifester. Une œuvre durable, une œuvre vivante, une œuvre où frémisse l'âme du créateur est une telle mangée de temps que l'écrivain vraiment digne de ce nom n'a ni les loisirs ni le goût de faire des démarches pour lesquelles il nourrit d'ailleurs un dédain non dissimulé. Le véritable artiste ne peut être un arriviste. *L'arrivisme* est un dur métier. Aussi ne plaignons point trop ceux qui y renoncent. Mais que reste-t-il à ceux qui n'ont point les honneurs et ne les pourchassent point ? La joie de leur travail, la ferveur de quelques fidèles et parfois l'amitié du grand public conquis par-dessus les coteries et malgré le silence des pontifes. Je songe à une œuvre qui mériterait d'être au grand public et qui ne l'a pas encore touché, un roman en quatre volumes du grand historien Guglielmo Ferrero dont trois, déjà, sont parus : *Les deux Vérités*, *La Révolte du Fil*, *Le Prisonnier des Abyssins* ; personne, que je sache, n'en a parlé, même pas M. Edmond Jaloux, qui s'intéresse pourtant particulièrement aux littératures étrangères. Aurait-il prononcé l'ostracisme à l'égard des éditions Rieder qui publient tant de bonnes choses ? On ne le voit jamais étudier un livre de cette firme : étrange, étrange... Il y a bien des mystères dans la conduite de Celui-qui-ne-sera-jamais-académicien. On m'écrit, de Paris, qu'un groupement serait en voie de constitution : *La Desperata*, président Edmond Jaloux, vice-président Fernand Gregh, trésorier, Jean-Louis Vaudoyer, historiographe, Albert Thibaudet, maître de cérémonie, Léo Larguier. Je fais toutes mes réserves sur le choix de ce dernier ; Léo Larguier est un doux poète mineur qui, d'ailleurs, du point de vue académique, n'a encore fait qu'un galop d'essai, mais fort brillant, sous l'œil mûre de Pierre Benoit, sous l'œil paternel d'Abel Bonnard, sous l'œil enthousiaste et décidé de Georges Lecomte. De tous les soupirants de *La Desperata*, le dernier venu, ce « Coppée 1935 », est le plus décoratif et le mieux placé. Et, lui du moins, a appris au milieu de ses vieux bouquins que toutes les petites plaisanteries, auxquelles des amis bien intentionnés ont décidé de le mêler, ont bien peu d'importance. Pour un individualiste, pour un poète, ce qui compte, c'est l'œuvre, l'œuvre plus rare que les lauriers.

## LA SYNTHÈSE DE SERGE



Les Repos de l'Équipage (1) de J. KESSEL, un cocktail 1918 composé d'une éternelle Histoire d'Amour et de l'Honneur d'une escadrille.

(1) Gallimard.

LA PIE BORGNE

G. N. B. F., éditeur.